Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 247

Artikel: En 1791
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251807

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Oui... mon... sieur... trois ans et six mois !...

— Etes-vous seule ici ?

— Mon mari est employé de la Compagnie.

— Il faut l'avertir.

— J'ai envoyé... à... gare...

— Avez-vous quelqu'un qui puisse venir auprès de vous... en attendant ?...

— Je... étrangère..., sommes ici depuis deux mois... Je ne veux personne, personne, sanglotait la pauvre femme... On me la prendrait... Je veux la garder sur mes genoux, ce soir toute la nuit... Ils me l'enlèveront demain et ce sera fini !... fini ! oh ! ma petite !...

Et des larmes intarissables roulaient sur le corsage de l'éplorée pour retomber sur l'enfant.

Il faut être raisonnable, balbutiai-je, ne sachant pas comment consoler cette douleur navrante, pensez à combien de misères échappe votre petite !

— Oh ! monsieur, c'est trop fort !... Elle était si jolie, si fine... nous l'aimions tant... J'en étais si fière !...

— Le Bon Dieu a ses desseins.

— Ce n'est pas le bon Dieu qui la voulait... non... ce n'est pas possible... je lui en ai déjà donné trois... On lui a jeté un sort à ma petite !

Et elle serrait contre elle-même le corps que les affres avaient déjà raidi.

Pauvre femme !...

L'acuité d'une pareille souffrance m'anéantissait.

— Déposez votre enfant dans son berceau, hasardai-je, vous avez besoin de vos forces pour soutenir celui que vous attendez...

— Non, monsieur, non... Ce sera assez tôt demain... Mon Dieu ! mon Dieu !... c'est trop !... Depuis trois mois, monsieur, toute la paie y est passée... les médicaments, les jeux, les poupées... tous les jours ça changeait ! Nous nous serions privés de tout, nous !... Je ne lui ai rien refusé !... Tenez monsieur...

La pauvre femme se leva, et retenant toujours son enfant dans ses bras comme si la chaleur, à elle, eût dû la ranimer, elle ouvrit toutes grandes les deux portes vermoulues d'un placard et en sortit des poupées emmaillottées, des images, des berceaux d'un sou, des ciseaux minuscules : tout ce qui consolait l'enfant au moment des crises.

Tout ça éparpillé et jeté pêle-mêle devant ce petit corps sans vie, c'était navrant.

— Et dire que rien n'y a fait !... Ma petite !...

Plus elle parlait, plus le désespoir augmentait.

— Comment le malheur est-il arrivé ?...

— Ils n'y ont rien compris... Deux médecins que nous avons vus... deux, monsieur ! celui de la Compagnie et un autre... Ah ! si j'avais été dans mon pays, j'en aurais vu d'autres, médecins !... Je l'aurais portée à une Vierge et j'aurais juré de la conduire là, tous les ans, en pèlerinage... Elle serait peut-être guérie... Que je suis malheureuse !...

Les sanglots recommençaient.

— Pauvre femme ! êtes-vous sûre que les docteurs n'ont pas su ce qu'avait votre enfant ?...

— Alors, monsieur, ils auraient dû la sauver... Quand ils la regardaient, ils ne disaient rien, absolument rien...

— Hélas ! la science est souvent impuissante ; nous ne pouvons rien, nous, contre les décrets éternels.

— Oh ! ma belle !... oh ! ma petite !... répétait la mère, ils t'ont laissée mourir !

— Donnez-la moi, je reconnaîtrai peut-être les causes du mal qui l'a anéantie.

— Regardez-la monsieur, mais ne la touchez pas !... Pas plus que vous qu'un autre !... c'est fini !... c'est fini .... Il n'est qu'à moi son cadavre !...

Elle souleva son tablier.

Je vis un petit corps enflé, des articulations que les veines avaient grossies ; les deux mains étaient fermées comme si le pauvre bébé eut voulu se cramponner à la vie qui lui avait échappé. Les paupières étaient closes et deux pommettes imperceptiblement rosées eussent fait croire à un sommeil d'ange, si la petite poitrine n'avait pas été dépourvue du battement qui est la vie.

Anxieuse, la mère attendait mes paroles.

— Comprenez-vous, monsieur ce qu'elle avait ?

— Je m'en doute. Elle devait tousser beaucoup.

— A en perdre haleine... Et elle l'a perdue, de vrai !... Oh ! ma petite !...

J'aurais voulu mettre fin à cette scène navrante, mais, pensant que le mari arriverait incessamment et craignant que la sollicitude n'aggravât encore l'état d'exaltation de la pauvre mère, j'ajoutai :

— L'heure est terrible, mais essayez d'être courageuse, et n'en veuillez pas au bon Dieu de vous avoir demandé votre enfant... Si elle eût vécu, c'eût été une martyre.

Et la mère toujours répétait :

— Trois monsieur, je lui en ai donné trois... J'aurais tant voulu, nous aurions tant voulu garder celle-là...

Des pas résonnèrent dans l'escalier... les vieilles marches grincèrent... le bruit devint plus distinct, la porte s'ouvrit et un homme jeune encore, au teint basané par le grand air et la fumée des gares, entra.

La mère resta pelotonnée sur sa chaise et dit :

— Nous n'avons plus de petite !...

Il ne prononça pas un mot, les veines de son cou gonflèrent et battirent violemment, sa figure se décomposa, il porta la main du côté du cœur, et dans les poils de sa moustache tombèrent une à une de grosses larmes...

C'était la douleur muette qui souffre et reconnaît l'impuissance de la lutte !...

C'était l'âme torturée qui agonise mais qui se soumet...

C'était l'être fort qui admet une volonté plus forte que la sienne...

Il laissa le petit corps enveloppé dans l'étoffe bleue de la vêture maternelle, prit le léger fardeau, l'appuya avec force contre le gilet de service et déposa le cadavre dans le désordre du berceau.

La mère ne protesta pas.

L'enfant n'était-elle pas son enfant, à lui aussi ?

Il secoua la tête tristement, soupira et s'affaissa sur un siège en disant :

— Mon trésor !... ma fille !...

Je m'approchai pour lui serrer la main. Alors seulement, le pauvre homme dont la douleur silencieuse faisait mal à voir, s'aperçut de ma présence.

— Je le savais, m'expliqua-t-il, mais je n'y croyais pas ! Je ne pensais pas que cela pouvait être vrai !... Il y a trois mois, monsieur, que les médecins m'avaient dit qu'elle était perdue... Eh bien, depuis, nous l'avons gardée, nous n'avons pas dormi... nous lui avons donné tout ce qu'elle a voulu... Je me disais que nous la guéririons peut-être.

Il tourna les yeux du côté du petit lit d'osier, s'arrêta, sa gorge se parcheminait ; il ne pouvait plus parler...

— Courage, lui dis-je : Dieu l'a voulu... Ayez confiance en lui... Je vous quitte et je vais vous envoyer une potion. Exigez que votre femme en prenne une cuillerée.

Je partis.

Le lendemain, le petit cercueil disparaissait sous les grappes de lilas blanc.

Six mois après, l'employé de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée recevait un ordre de changement.

Ce changement, il l'avait désiré longtemps et avait même fait appuyer sa demande en hauts lieux, mais il n'y pensait plus et n'en voulait même pas depuis que la petite reposait sous un tertre couvert de marguerites blanches.

Il fallut partir cependant.

Lorsque l'employé arriva à la station le jour du départ, sa femme courut au train déjà formé.

Elle inspecta les wagons, monta dans un compartiment, marqua les deux places du coin, à droite, et les défendit comme sa propriété.

Le mari arriva.

Il s'installa devant sa femme, puis quand les premières trépidations ébranlèrent les wagons, tous deux mus par une secrète et commune pensée qu'ils ne s'étaient pas communiquée, ils collèrent leurs yeux sur le vasistas.

La locomotive accéléra sa marche, puis soudain se ralentit ; le train longea les murs blancs du cimetière, la mère leva son voile, joignit les mains et murmura :

— Ma petite !... ma pauvre petite !

L'homme leva sa casquette, pâlit et balbutia :

Dieu avait ses desseins, le docteur l'a dit ; ne marchandons pas un ange à Celui qui nous l'avait donné.

Jean KERVALL.

En 1791

Au moment où les sectaires de tous pays, pris d'épilepsie laïcisatrice, s'acharnent après les cornettes de bonnes Sœurs, il n'est peut-être pas inopportun de rappeler que « les grands ancêtres » étaient parfois plus réservés que les « modernes jacobins ».

Un journal français cite ce curieux extrait du procès-verbal de l'Assemblée nationale du 14 mai 1791 :

« *Il a été fait lecture d'une adresse des Sœurs de la Charité de Paris qui prient l'Assemblée de donner aux administrations de département les instructions sur la manière dont elles doivent se conduire pour empêcher la dispersion des Sœurs.*

« *Sur la motion d'un membre, l'Assemblée a renvoyé au pouvoir exécutif la pétition des Filles de la Charité de Saint-Lazare, à l'effet de donner des ordres afin que les Sœurs de ces établissements ne soient pas troublées dans les soins qu'elles rendent avec zèle aux malades.* »

A méditer par M. Combes et tous les « libéraux » de Suisse et de France qui l'applaudissent.

Poignée de recettes

Pour chasser les fourmis. — Les fourmis, surtout à la campagne, font souvent invasion dans l'armoire aux provisions de la ménagère. On recommande, pour les chasser, de mettre une poignée de cerfeuil dans le buffet et de répandre sur leur passage du sel de cuisine, du soufre ou quelques gouttes d'acide phénique.

***

Destruction des œils-de-perdrix. — Appliquer sur la partie malade un tampon d'ouate imbibé de cold-cream et renouveler ce tampon tous les deux jours. Le premier résultat obtenu sera une diminution très sensible de la